Document généré le 16 avr. 2024 13:08

Liberté

Souvenirs du frère Marie-Victorin, de son Institut et de son Jardin botanique

Marcel Cailloux

Volume 39, numéro 6 (234), décembre 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31778ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cailloux, M. (1997). Souvenirs du frère Marie-Victorin, de son Institut et de son Jardin botanique. *Liberté*, *39*(6), 68–84.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARCEL CAILLOUX

SOUVENIRS DU FRÈRE MARIE-VICTORIN, DE SON INSTITUT ET DE SON JARDIN BOTANIQUE

En 1935, lorsque j'ai connu l'Institut botanique, il était relégué au sous-sol du vieil édifice de l'Université de Montréal, rue Saint-Denis (au niveau de la rue). On y entrait par une porte donnant sur une ruelle du côté gauche de l'édifice. Non loin de l'entrée se trouvaient les bureaux de Jules Brunel, de Roger Gauthier et, enfin, celui du frère Marie-Victorin (tous sans fenêtre). J'ai pris vers 1939 une excellente photo en couleurs du frère Marie-Victorin à son bureau avec tout ce qui l'entourait: pots de tulipes du Jardin botanique, bibliothèque personnelle. Derrière lui se trouve sa machine à écrire. Il lui suffisait de pivoter sur sa chaise pour s'en servir. Il tapait rapidement à l'aide de deux doigts. Au mur, une grande photo des membres d'un congrès auquel il avait assisté au Cap, en Afrique, et un buste de Toutankhamon, pharaon dont la sépulture venait d'être découverte à l'époque de ce voyage du frère Marie-Victorin en Afrique. Toutankhamon faisait alors l'admiration du Frère. Derrière lui, on voit aussi des classeurs sur lesquels se trouvent les cartons où étaient collées les épreuves de photos qu'il prenait lors de ses expéditions, cartons qu'il gardait en collection à l'Institut. À sa droite, sa *Flore laurentienne* qu'il continuait d'améliorer en ajoutant des détails intéressants ou en faisant

des corrections ayant rapport aux nouveaux noms de plantes ou à de nouvelles additions floristiques. Sa correspondance était toujours à jour (voir le casier vide au premier plan). À cette époque, il n'y avait pas de secrétaire à l'Institut. Il tapait lui-même ses lettres, ses articles et ses discours.

L'illustration des cours

Son bureau communiquait avec une pièce longue et étroite où une assistante coloriait les diapositives devant servir aux cours et aux conférences. Les diapositives, faites principalement à partir de ses propres photos, mesuraient 3 1/4" par 4 1/4" et étaient composées de deux plaques de verre, l'une portant l'image photographique et l'autre, vierge, servant à la protéger. Le tout était tenu ensemble par un ruban gommé de papier noir dessinant le pourtour. Le frère Marie-Victorin était relativement un bon photographe des plantes. Pour faire de la photo de près, il était muni d'un excellent appareil Zeiss à double soufflet, avec un verre dépoli à glissière pour la mise au point et un *film pack* qui se glissait à la place du verre dépoli, la mise au point terminée. Il possédait aussi un bon trépied pliant en aluminium doté d'une rotule servant à orienter l'appareil photo. Tout cela était un peu compliqué et long à manipuler. Le frère Victorin était parfois obligé de s'étendre à plat ventre pour faire la mise au point d'une plante sur le verre dépoli. Il fallait vraiment vouloir prendre une photo valable pour exécuter de telles manœuvres. Le frère Marie-Victorin n'avait pas de photomètre et exposait ses photos au pif. Il en résultait des négatifs de densité et de contraste variables. Ses cours de floristique, très courus du public, avaient lieu l'après-midi de 4 heures à 5 heures dans la salle de cours et étaient illustrés de diapositives faites à partir de ses propres photos coloriées à la main.

La salle de cours

Plus loin que le bureau du Frère se trouvait la salle de cours bien éclairée de trois côtés, dont le mur du côté sud accueillait les boîtes noires de l'herbier. Dans cette salle se trouvait aussi le bureau du professeur Jacques Rousseau, futur ethno-botaniste réputé et futur directeur du Jardin botanique, car l'Institut était trop à l'étroit pour loger tout le personnel. Ce bureau était placé derrière le tableau noir de la classe. Enclavé entre trois cloisons, il était éclairé par les fenêtres du devant de l'édifice. Le pupitre de Jacques Rousseau était constamment encombré de piles de livres et de documents qui lui laissaient à peine assez d'espace pour travailler. Il fallait ouvrir le tiroir sous le pupitre pour agrandir la surface de travail. Dans une grande armoire vitrée située à l'arrière de cette salle se trouvait la collection formolée, et à côté, la hotte. La classe elle-même pouvait loger une vingtaine d'élèves assis le long de trois tables longues et étroites qui servaient à identifier des spécimens d'herbier, à écrire des notes de cours et à faire des observations au microscope. Donnant sur le côté et en arrière était située une petite pièce étroite et poussiéreuse, dont la fenêtre était archi-sale et sous laquelle il y avait une table de laboratoire de bois peinte en noir. C'est cette pièce qui me fut attribuée comme dessinateur, photographe et chef des travaux pratiques. Après un bon nettoyage, c'est là que j'ai dessiné, à la suggestion du Frère, la carte du Québec avec toutes ses rivières importantes et ses principaux lacs. Cette carte, imprimée par l'imprimerie des Frères des écoles chrétiennes, était placée sur le couvert intérieur des chemises pour indiquer le lieu de récolte de toutes les colonies de même espèce.

Neuf mois sans être payés

Je n'avais travaillé que quelques mois dans cette pièce lorsque l'université, manquant de fonds, cessa de nous payer. Par solidarité, tout le monde continua quand même

de travailler. Pour le frère Marie-Victorin, ce manque à gagner n'était pas catastrophique, même s'il ne recevait aucun salaire ou presque, étant habillé, logé et nourri par sa communauté, au Collège de Longueuil. Roger Gauthier et moi-même, encore célibataires, logions chez nos parents. Pour Jacques Rousseau, jeune marié, et Jules Brunel, père de sept enfants, c'était une autre paire de manches. Ces derniers ont dû emprunter de l'argent à la banque. Certes, l'université (lire: le gouvernement Duplessis) a servi de caution, mais n'en a pas moins laissé les professeurs et les employés acquitter les intérêts. Lorsque la situation s'est rétablie, il en a résulté pour moi un coup de fortune. Neuf mois d'émoluments reçus d'un coup, même d'un modeste salaire, c'était énorme. J'en ai profité pour combler, chez L. R. Viala, un de mes désirs les plus chers, en achetant le premier appareil photo reflex 35 millimètres, l'Exacta, appareil allemand qui venait tout juste d'arriver sur le marché. Naturellement, j'ai pu payer comptant les cent cinquante dollars. Monsieur Viala, sans le montrer, n'en est pas revenu. Car c'était l'époque de la grande dépression. Les appareils photo de ce prix ne se vendaient pas comptant. Vingt ans plus tard, il m'a confié sa surprise d'alors.

L'heure du café

À l'heure du café, le frère Marie-Victorin réunissait le personnel dans son bureau. Il en profitait pour exposer ses projets, traiter des affaires courantes, commenter des publications ou discuter des événements politiques du jour, car il allait souvent à Québec pour faire certaines demandes au premier ministre Maurice Duplessis. Au sein de cette atmosphère conviviale, chacun pouvait émettre son opinion. Le quart d'heure prévu devenait souvent vingt minutes. Ces rencontres étaient très stimulantes et enrichissantes. Du choc des idées jaillissaient de nombreuses initiatives. Chacun retournait alors au travail plein d'ardeur.

Le frère Marie-Victorin et ses collaborateurs

Tous les dix ou quinze jours, le frère Marie-Victorin faisait le tour de ses collaborateurs pour voir où en étaient leurs travaux. S'il était avare de commentaires, il remarquait vite les aptitudes de chacun, ses préférences et ses talents particuliers. Il les notait et les gardait en mémoire. Aussi, lorsqu'un besoin précis se faisait sentir, savait-il exactement vers qui se tourner. Son équipe, se sentant valorisée, travaillait alors avec enthousiasme.

De l'eau coule du plafond

Un incident cocasse est venu troubler l'activité intense qui se déployait dans ces lieux de l'Institut, sombres, aux planchers de bois nus et d'apparence poussiéreuse, malgré les lavages fréquents, sauf pour la salle de cours bien éclairée. Un jour, le frère Marie-Victorin fut tout surpris de constater que de l'eau tombait du plafond de son bureau. Une petite enquête montra que le problème venait... du cabinet d'aisance du chanoine Chartier, alors recteur de l'université. Le problème se répéta plusieurs fois avant que l'on puisse trouver une solution permanente et colmater cette fuite plutôt gênante. Tout cela mortifia quelque peu le frère Marie-Victorin.

Les promenades du soir en auto

Le frère Marie-Victorin n'avait qu'un demi-poumon en bon état, reliquat d'une tuberculose qui l'avait atteint dans son adolescence. Lorsque son travail le retenait à l'Institut, il éprouvait le besoin de prendre l'air. Donc, après le repas du soir, pris au Collège de Longueuil, il partait faire une promenade à la campagne en auto, avec son chauffeur, Lucien Charbonneau. Tout ce temps, il ne restait pas oisif. Appuyé sur sa canne plantée entre les jambes, la crosse et les deux mains sous le menton, il réfléchissait, faisait des projets et, de manière générale, philosophait. De grands projets et de grandes batailles d'idées sont nés de ces moments.

L'implantation de l'immeuble du Jardin botanique

Le bâtiment principal du Jardin botanique était alors en voie de construction, à l'arrière du petit pavillon d'accueil déjà bâti. Les jours de relâche, le Frère m'emmenait dans sa Buick, toujours conduite par Lucien Charbonneau, voir les progrès de la construction. J'ai pris à ces occasions de nombreux clichés en noir et blanc dont les épreuves se trouvent probablement collées sur les cartons de la collection photographique de l'Institut botanique.

Parallèlement à la construction du bâtiment se préparait le terrain du Jardin. C'était le règne de Maurice Duplessis, favorable à la vulgarisation des sciences. Son ministre du Travail, William Tremblay, était responsable du programme de subventions pour remettre au travail des chômeurs, car en 1936 nous étions en pleine crise. Résolu à choyer sa circonscription, le ministre Tremblay céda facilement à la demande de Marie-Victorin et fournit assez d'argent pour engager environ deux mille chômeurs qui travaillèrent à l'aménagement préliminaire du terrain. À cette époque, il n'y avait pas de bulldozers. Tout se faisait au pic et à la pelle, puis la terre était déplacée dans des tombereaux tirés par deux chevaux. La grande butte coupe-vent qui longe le boulevard Pie-IX a été faite par ces moyens, ainsi que le drainage du terrain, alors souvent détrempé et boueux. Malgré tout, le travail avançait assez rapidement, car les travailleurs étaient bien dirigés.

La naissance d'une carrière pour Cailloux

Vers 1937, à la fin de mes études en botanique, j'ai commencé à avoir le désir de me spécialiser en physiologie végétale. J'ai constaté que je n'avais ni l'intérêt ni la mémoire pour retenir les noms des plantes, et que, par ailleurs, ma mémoire était principalement déductive. Jules Brunel, qui avait appris les rudiments de la physiologie végétale et qui, de plus, enseignait la cryptogamie

et la phycologie, avait avec cela seulement beaucoup de travail. Pour couronner le tout, c'est lui qui corrigeait les galées des publications du Frère. Tout cela était pour lui une lourde charge.

Je me suis inscrit à un cours d'été de physiologie végétale à l'université Cornell sous la direction du professeur O. F. Curtis et, en plus, à un cours de bactériologie. Mon intérêt pour la physiologie végétale se confirma. À mon retour, je fis part de mon intention au frère Marie-Victorin et lui dis mon désir de postuler à une bourse Rhodes dont les règlements étaient affichés dans les corridors de l'université. Le frère Marie-Victorin me déconseilla de le faire, sans m'en donner la raison, et me dit qu'il demanderait une bourse pour moi au gouvernement du Québec, ce qu'il fit avec succès. Je décidai donc d'aller à l'université de Chicago, pour me spécialiser sous la direction du professeur C. A. Shull qui avait publié un excellent ouvrage sur la physiologie végétale et dont j'avais admiré l'approche ingénieuse. C'est donc avec une bourse de deux mille dollars par an que je me rendis, à l'automne de 1939, à l'université de Chicago. En 1940, M. Scott V. Eaton, autre professeur de physiologie végétale, qui donnait des cours sur les relations plante-eau, expliqua le passage de l'eau d'une cellule à l'autre par l'intermédiaire d'un gradient osmotique. Pour lui, la concentration osmotique était tout bonnement là, sans tenir compte de l'activité vitale des cellules. Je n'ai pas cru à ses explications. À l'examen, dont la seule question portait sur ce sujet, je remis une feuille blanche et reçus la note zéro. Pourtant, l'avenir devait me donner raison. À cette époque, j'avais constaté que le professeur Shull ainsi que le professeur Eaton étaient en fin de carrière et ne représentaient pas l'aspect moderne de la physiologie végétale. En conséquence, j'ai mijoté l'idée d'aller étudier en Californie avec le professeur Hoagland qui faisait des recherches retentissantes sur l'absorption des minéraux

par les racines des plantes en hydroculture. C'est à ce moment précis que j'ai reçu du frère Marie-Victorin une lettre me demandant de retourner à Montréal, car, écrivait-il, il avait besoin d'un professeur.

Le grand déménagement

Lorsque je suis rentré à Montréal, j'ai été tout surpris de constater qu'il n'y avait plus personne dans le vieil édifice de la rue Saint-Denis. J'ai appris que l'Institut botanique était maintenant installé dans de nouveaux locaux au Jardin botanique et que le reste du personnel de l'université était déménagé dans le grand édifice tout neuf et longtemps inutilisé, sur la montagne. À cause des besoins de la guerre, le gouvernement canadien avait menacé de réquisitionner cet édifice, toujours libre, afin d'y loger du personnel de recherche. Nul ne le savait alors, mais c'était pour y faire les devis de la future bombe atomique. Devant cette menace, l'université a trouvé les fonds nécessaires pour déménager.

Le frère Marie-Victorin accorde la liberté d'action à ses collaborateurs

Lors de mes études à Chicago, j'avais été fasciné par le problème de la circulation de la sève. Mais auparavant, il fallait en comprendre le mécanisme d'entrée dans la plante. Cela amenait à étudier les poils absorbants. J'en ai parlé au professeur Shull, qui suggéra d'offrir de l'eau à un seul poil à la fois, et de mesurer quantitativement sa capacité d'absorption à l'aide d'un capillaire rempli d'eau dans lequel plongeait le poil. Mais il fallait un micromanipulateur et des microscopes modifiés pour exécuter un tel travail. De retour à Montréal, on m'offrait un laboratoire, certes beau, mais absolument nu. À cette époque de grande récession économique, le financement de l'université était très rigide, et les crédits de recherche du Conseil national étaient, sinon inexistants, du moins

inconnus de moi. De plus, le seul micromanipulateur vraiment pratique était français et coûtait au bas mot mille dollars, montant faramineux à l'époque. Le budget d'outillage pour tout le département était tout juste suffisant pour acheter un seul microscope d'étudiant. Heureusement, le frère Marie-Victorin me laissa «perdre du temps» à bricoler un micromanipulateur de ma conception avec des pièces de meccano, des seringues hypodermiques, du fil d'acier rompu provenant de cordes de pianos, etc., et, pour l'observation, à modifier deux vieux microscopes hors d'usage. De tout ce travail artisanal, il a résulté un micromanipulateur brevetable, qui fut utilisé pour mes premières mesures. Plus tard, j'ai pu utiliser un modèle commercial, basé sur mon brevet.

Les grands voyages de Marie-Victorin

Les vacances d'été étaient consacrées aux grandes explorations botaniques: voyages sur la Côte-Nord, en Gaspésie, en Minganie, tous par bateau côtier, car les routes d'accès n'existaient pas à cette époque, puis le grand voyage en Afrique. Le Frère faisait ces voyages à ses frais. Il avait reçu un héritage de son père et, même s'il vivait en communauté, il semblait pouvoir disposer à sa guise de cet argent. Toutes ces expéditions ont fait l'objet de publications sous forme d'articles scientifiques, de volumes ou de conférences. Il existe au Jardin botanique une plante extêmement rare et extraordinaire, rapportée par le Frère de son voyage en Afrique. C'est le Welwichia, qui ne meurt jamais de mort naturelle. Cette plante est, pour ainsi dire, éternelle. Sa tige très courte ne porte que deux feuilles opposées et linéaires d'environ dix centimètres de large, qui croissent par leur base et se dessèchent à leur extrémité. Cette plante demande un sol spécial pour survivre et on le lui a fourni au Jardin. Elle peut être vue dans les serres ouvertes au public.

En juin 1938, les forces du Frère avaient tellement

diminué qu'il ne se sentait plus de taille à envisager une expédition classique. Il décida de faire en auto le tour écologique des États-Unis. Outre son excellent chauffeur, Lucien Charbonneau, il invita le frère Claude, un confrère du Mont-Lasalle, pas botaniste pour un sou, mais qui avait grand besoin de vacances, ainsi que moi-même (mes études de botanique s'étaient terminées avec succès et j'avais commencé à travailler pour le Frère). Nous sommes partis le 25 juin 1938. J'ai profité du passage à New York pour m'acheter un appareil photographique 35 millimètres, un Argus, pour la modique somme de trente dollars (le Leica coûtait, au bas mot, trois cents dollars à l'époque), et un photomètre bon marché afin de pouvoir essayer le nouveau film en couleurs de Kodak, le Kodachrome, en photographiant les paysages et la flore. Nous sommes ensuite passés par la Caroline du Nord, la réserve des Smokey Mountains couvertes de rhododendrons en fleurs, puis nous nous sommes dirigés vers l'Oklahoma, le Nouveau-Mexique, la forêt pétrifiée, le Grand Canyon, l'Arizona, la Vallée de la Mort, tous pourvus, en accord avec la théorie du Frère, d'une flore très spéciale selon le climat et la nature géologique du sol. En cours de route, j'ai fait développer le film Kodachrome en l'envoyant chez Kodak. J'en montrai les résultats au frère Marie-Victorin dans le but de le convaincre d'adopter la couleur pour ses photos de plantes. (Pour son voyage à Cuba, en décembre 1938, il s'acheta un modèle plus perfectionné d'Argus et un photomètre pour prendre des photos en couleurs). Le 19 juillet, nous étions arrivés à Carmel en Californie, chez Francis Llyod, un collègue du Frère, célèbre spécialiste des plantes carnivores, alors retraité de l'Université McGill. Nous avons passé une agréable journée avec cet homme charmant qui nous fit visiter le bord de mer avec ses typiques pins de Monterey, tordus par le vent, et observer les phoques se chauffant au soleil sur des îlots de roc près

de la rive escarpée. Puis, ayant pris congé de notre hôte, nous nous sommes dirigés vers San Francisco. Nous faisions le tour du centre-ville après le repas du soir, lorsque nous avons vu une affiche annonçant la représentation d'un opéra chinois. À la suggestion du Frère, nous avons décidé de nous y rendre. Ô surprise, dès la tombée du rideau de l'entracte, et avant qu'on ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, des prostituées envahissent les allées. Elles vendaient des condoms et offraient en plus leurs charmes. L'une d'elles, apercevant sur le bord d'une allée le frère Claude, qui était en civil, chauve et à l'air fortement renfrogné, s'assoit sur ses genoux et lui donne une grosse bise au sommet du crâne, en y laissant une marque bien visible de rouge à lèvres en forme de cœur. Assis sur le dossier de mon fauteuil pour mieux voir, j'étais tellement mort de rire que je n'ai pu me rendre compte de la réaction du frère Marie-Victorin. Mais, au retour dans l'auto, il régnait un silence de mort, et le frère Claude portait toujours cette marque rouge vif sur le crâne. Le lendemain, la marque avait disparu et il ne fut plus question de l'incident.

Le retour se fit par de splendides endroits tels que le parc Sequoia, Salt Lake City, le parc de Yellowstone, les Bad Lands dans le Dakota du Sud, avec leurs buttes dénudées et diversement colorées de bandes horizontales. Enfin, Chicago, Niagara, et Montréal, où nous sommes rentrés au début d'août 1938.

La culture générale véhiculée par la radio

Je soupçonne fortement Marie-Victorin d'avoir conçu l'idée de diffuser la culture par le truchement de la radio. De concert avec Aurèle Séguin, grand organisateur et directeur des émissions éducatives du réseau français de Radio-Canada (la télévision n'était pas encore arrivée, et la radio était alors grandement écoutée par un vaste public de tout âge). En 1940, ces deux-là mobilisèrent une

armée de sommités, à travers toute la province, pour couvrir des domaines tels que les arts, les sciences, l'histoire, l'histoire naturelle, la littérature française, le théâtre, la musique, etc. La tribune des sciences naturelles a automatiquement été dévolue au frère Marie-Victorin, qui recruta, sous le titre « la Cité des Plantes », tout le personnel de son Institut et celui du Jardin botanique. Chaque titulaire devait organiser une série de quatorze émissions hebdomadaires de quinze minutes chacune. Tous les jours de la semaine, de 4 h 30 à 5 heures de l'après-midi, étaient diffusées deux causeries de disciplines différentes. Au tout début de la série d'émissions était offert gracieusement au public un fascicule contenant le résumé de chaque causerie, accompagné d'une illustration pleine page. Le Frère me suggéra, en plus d'écrire quelques causeries, de réaliser les illustrations, à moi qui n'étais un dessinateur ni de profession ni de formation. Malgré les difficultés appréhendées, j'ai accepté. Ce qui me valut d'y consacrer toutes mes vacances d'été pendant quatre ans, car en plus de dessiner, je devais consulter chaque conférencier et me documenter avant de décider du dessin à exécuter. Les fascicules de 1941 et de 1942 furent uniquement illustrés de dessins, alors que les suivants, en 1943 et en 1944, l'ont été de photographies pleine page produites avec le concours d'un élève, Évariste Desparois, photographe amateur très doué.

Le résultat de tout ce travail d'équipe fut très gratifiant. Ces émissions devinrent énormément populaires. C'était la première fois que le grand public avait accès à la grande culture. Dès lors, il manifesta une curiosité accrue et cela suscita, sans doute, un intérêt croissant pour les études universitaires.

Malheureusement, Radio-Canada, faute d'espace, n'a pas conservé les enregistrements de ces causeries. Heureusement, par hasard, j'avais demandé à mon cousin, Hubert Lamontagne, féru de l'électronique d'alors, d'en-

registrer sur disque une des causeries du frère Marie-Victorin. Celle-ci s'avéra magistrale. Cet enregistrement d'amateur se trouvait donc le seul témoin audible de tout ce qui avait été enregistré des causeries à *Radio-Collège*. Une dizaine d'années plus tard, je fis part de ce fait à Radio-Canada qui, ayant regretté d'avoir détruit les enregistrements d'alors, s'empressa de reproduire celui que je possédais. C'est le seul souvenir, quoique imparfait, que nous ayons conservé de la voix et de la diction du frère Marie-Victorin.

L'installation au Jardin botanique

Le frère Marie-Victorin avait déménagé son bureau à l'étage, au bout de l'aile avant, nord-ouest, fort bien éclairée, ce qui faisait contraste avec la situation qui avait été la sienne rue Saint-Denis. Il dominait alors la partie avant du Jardin. Ce bureau était doté d'un vaste secrétariat. Pour ce qui est de Jules Brunel, il avait son bureau et son laboratoire à côté, faisant face à l'édifice. Puis venait celui de Roger Gauthier, avec un laboratoire contigu. Le bureau d'administration des Cercles de jeunes naturalistes devait s'installer au centre droit, face à l'édifice, tandis qu'un peu plus loin, on m'avait réservé un bureau et un laboratoire adjacent. L'aile se terminait par un grand laboratoire de recherche. Je décris tout cela parce que depuis la disparition de l'Institut botanique et la naissance de l'Institut de recherche en biologie végétale, tout le personnel ainsi que la disposition des locaux ont changé.

Donc, à l'arrière du frontispice et au centre se trouvaient deux grandes salles destinées aux travaux pratiques. Celle de gauche était attribuée à la taxonomie et au travail au microscope. Celle de droite était vide et destinée au laboratoire de physiologie végétale. Sur le côté donnait une petite serre dont la température s'est avérée difficile à contrôler et à l'insolation insuffisante. Aux

deux extrémités de cette salle se trouvaient de petites pièces. L'une devait servir à la réserve de produits chimiques, à l'appareil à distiller l'eau ainsi qu'au centre de lavage de la verrerie. L'autre était un débarras. Je fus chargé par le frère Marie-Victorin de faire les plans du laboratoire de physiologie et de la salle de lavage, selon ce que j'avais connu à Cornell et à Chicago.

La bibliothèque naissante, dirigée par Jules Brunel, était située dans l'aile arrière gauche, avec une salle de lecture située à l'extrémité de l'aile. Cette bibliothèque, sous Jules Brunel, s'est développée au point de devenir, à l'époque, l'une des meilleures du genre à Montréal. Tandis que le futur herbier, sous la direction d'Ernest Rouleau, a été situé dans l'aile arrière gauche. Pour loger les spécimens botaniques, des armoires d'acier, étanches et à l'abri des insectes, ont été fabriquées selon les critères les plus modernes du temps. Cet herbier est devenu l'un des plus importants du Canada. Seul l'Herbier national à Ottawa le dépassait. Entre la bibliothèque et l'herbier se trouvait la grande salle de cours Léon-Provencher qui a servi à plus d'une conférence marquante du frère Marie-Victorin en tant que présient de la Société canadienne d'histoire naturelle.

La direction du Jardin botanique

Le projet du Jardin botanique était tellement ambitieux et complexe à gérer, puisque tout était à faire, que le frère Marie-Victorin, déjà très occupé à la direction de l'Institut botanique et à la réalisation de tous ses autres projets, confia la tâche de directeur du Jardin à Jacques Rousseau. Pour en concevoir les plans, il fut question d'engager Henry Teuscher, un Allemand qui avait fait ses preuves en Europe et qui cherchait du travail en Amérique. Mais la guerre à peine terminée avait laissé un arrière-goût amer quant aux Allemands. La presse s'en est mêlée et l'affaire a été difficile à régler. Finalement,

M. Teuscher a été engagé. Il s'est parfaitement intégré à Montréal et a réalisé un magnifique plan dont on peut aujourd'hui admirer la beauté.

La santé du frère Marie-Victorin se détériore

Vers la fin de l'année 1943, le frère Marie-Victorin me confia, ainsi qu'à plusieurs autres, qu'il préparait son testament scientifique. Il me dit qu'il souffrait d'artériosclérose avancée et que, par conséquent, il était menacé de cécité. De plus, il avait des problèmes cardiaques et portait sur lui en permanence des comprimés de nitroglycérine. Il disait sentir venir sa fin. Mais, comme toujours, il fonçait au travail.

Une excursion fatale

Le 15 juillet 1944, le frère Marie-Victorin décide d'organiser une herborisation intéressante aux environs de Black Lake dans le territoire de l'amiante. Dans cette région, la présence de l'amiante favorise l'établissement d'une flore très particulière, pareille à nulle autre au Canada. Mais ce jour-là, son chauffeur ne peut être du groupe. C'est André Champagne qui le remplace. Marcel Raymond*, botaniste spécialisé dans les graminées au Jardin botanique, et, si ma mémoire est bonne, le frère Rolland Germain, d'origine française, qui avait enseigné à Marie-Victorin les rudiments de la classification des plantes, James Kucyniak, qui débute dans l'identification des mousses, également du Jardin botanique, sont de la partie. Ils sont assis sur la banquette arrière. La journée se passe très bien et la récolte est tellement intéressante que l'excursion se prolonge jusqu'à la tombée de la nuit.

Mais André Champagne ne connaît pas la région.

* À plusieurs reprises entre 1947 et 1966, Marcel Raymond correspondit avec Saint-John Perse, lequel était un passionné de botanique. Voir Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1972, p. 993-997. (N.d.É.)

Conduisant sur une route de campagne, il rencontre enfin une voie pavée et s'y engage. Mais cette voie est nouvelle et à double sens, et il ne le sait pas. Il s'engage donc par erreur à contresens pendant quelque temps, quand il constate que des phares se braquent droit sur lui. Il se dirige aussitôt sur le côté de la route. Mais le conducteur de l'autre véhicule, venant sans escale de Toronto, est si fatigué qu'il se dirige, comme hypnoptisé, vers les phares de la Buick de Marie-Victorin. L'impact est terrible. Le visage du Frère frappe violemment le tableau de bord et fracasse le pare-brise. Son siège glisse, passe par-dessus un de ses pieds et lui casse la cheville. Marcel Raymond se frappe la figure sur le dossier du conducteur et se blesse à la bouche. On sort le Frère du véhicule. Il souffre d'une forte douleur à la poitrine. On cherche les comprimés de nitroglycérine dans sa poche. Mais il a la bouche pleine de sang. La pilule n'a aucun effet, et le Frère meurt dans les bras de Marcel Raymond dans le taxi qui les conduit à l'hôpital de Saint-Hyacinthe.

Le frère Marie-Victorin, d'après une photographie en couleurs.
Marcel Cailloux, vers 1939.

J'ai appris la fin tragique du frère Marie-Victorin lors de mon voyage de noces en Gaspésie – c'était à Carleton-sur-Mer – de la bouche du docteur Georges Baril, alors doyen de la faculté des sciences. Nous nous étions arrêtés chez lui pour le saluer. À cette nouvelle, j'ai été frappé de stupeur, ayant le sentiment d'avoir perdu un père pour la seconde fois, me souvenant que, seulement quelques jours auparavant, le Frère et son équipe avaient célébré notre mariage. Nous étions loin de nous douter que c'était, en fait, un adieu. J'ai appris plus tard les détails de sa mort par Marcel Raymond lui-même.